

RÉFLEXIONS SUR LE BON PROPOS

Paul-Hubert LECHAT (Bruxelles)

On considère aujourd'hui le langage comme une relation entre la pensée et l'être, comme le lieu commun de leur expression réciproque. Cette conception concède à l'idéalisme que seul nous est accessible ce qui est pensé ou pensable, et au réalisme que tout ce qui est pensé ou pensable existe de quelque façon d'une manière qui lui est propre.

La querelle reprend lorsqu'on se demande si les hommes sont les maîtres du langage ou s'ils sont régis par lui. Derrière ce débat est posée la question des différentes modalités du langage : discours ou pensée en mode rassemblé, intériorité ou extériorité. Or, ces questions montrent que le langage n'est pas définitivement premier et qu'il exige une référence plus fondamentale que lui-même.

Sans doute, aussi longtemps que l'on considère le langage sous l'aspect de son contenu, de ce qui est dit, on ne peut espérer échapper à une difficulté : tout ce que nous pourrions dire du langage ferait encore partie de lui et aucune référence ne serait possible. Cependant si on le considère comme expression d'une personne qui parle, le langage apparaît comme lié à une activité plus profonde.

Toutes les manières de parler ne paraissent pas également valables. Nous les considérons comme des déviations et nous ne les acceptons pas parce qu'elles se révèlent inefficaces.

Ainsi juger et raisonner sur des mots sans avoir présent à l'esprit les idées qu'ils représentent n'est pas une manière de parler valable. On ne résout pas une difficulté par l'emploi d'un bon mot technique : il y a des questions auxquelles on n'échappe pas parce que la vie nous contraint à les poser.

On n'admet pas non plus que les idées s'ordonnent et s'enchaînent de la manière dont procède l'enchaînement des mots qui se suggèrent les uns les autres. Ce serait avoir recours à une « philologie prétentieuse » sans plus.

On ne peut davantage, en invoquant l'inévitable obscurité de tout langage originaire, institutionnaliser cette confusion, s'installer dans

l'équivoque et méconnaître l'exigence d'ordre et de cohérence finale que tout langage suppose.

Enfin, il est certain qu'on ne parle pas sans intention d'exprimer quelque chose. Même lorsque nous plaisantons, nous attribuons aux mots employés une certaine signification, ne fût-ce que pour provoquer le « jeu de mots ». De même le menteur n'arrive à tromper qu'en donnant à son propos l'apparence de la vérité. C'est pourquoi même s'il fallait admettre que tout langage soit mensonger et animé par des intentions inconscientes et inavouées, il faudrait alors admettre la nécessité d'un démasquage ultérieur en vue d'ordonner le propos à sa véritable origine et à sa véritable fin.

Ces déviations font apparaître que le langage est susceptible de rectification et de perfectionnement. Le vrai problème du langage n'est pas de simplement dire mais de *bien* dire. C'est avant tout une question de rectitude. La philosophie du langage n'est donc pas une pure description mais une prise de conscience des carences de l'expression sous forme d'*aveu*, avec la volonté d'y remédier à l'aide d'une méthode en vue d'assurer un *bon* ou un meilleur *propos*.

Mais que peut être cette norme qui prétend régir la conversion du langage ? Comment en parler sans l'intégrer elle-même dans le langage ?

Il est bien évident que cette norme ne peut être exprimable, qu'elle n'est pas contenue dans le plein du langage et, en quelque sorte, donnée. Elle ne peut davantage être une norme extérieure au langage et à ce titre inaccessible. Mais il y a encore à considérer tout ce que nous acceptons tacitement lorsque nous parlons, c'est-à-dire les impératifs qui régissent le propos significatif de l'homme à l'intérieur même de son propos. Notre réflexion passe alors du mode indicatif au mode gérondif.

La première exigence concerne l'origine même du langage : quelle que soit la part de liberté qu'il suppose dans le chef de celui qui s'exprime, le langage apparaît toujours lié à un besoin de la vie. Il s'insère dans la faille de l'expérience. Sans doute, peut-on théoriquement refuser de penser, d'entendre et de dire ; mais pareil refus ne peut aller jusqu'à faire taire le cri que nous arrache la douleur ou le plaisir de vivre, depuis le moment de notre naissance jusqu'à celui de notre mort. Il n'y a pas d'aphasie du cri. Or, à travers tout langage perce toujours le cri. Le langage n'est qu'un *substitut* pragmatique du cri que nous *acceptons* parce que nous y trouvons une possibilité d'échapper à l'angoisse de la solitude et du désordre. Grâce au langage en effet, nous communiquons avec autrui et nous mettons un certain ordre dans notre univers mental, ce qui permet de répondre aux exigences d'une situation donnée et d'agencer notre conduite en fonction de cette adaptation supérieure.

Mais le langage n'est pas régi uniquement par le confort que nous trouvons dans la cohérence et la solidarité des échanges : un autre impératif nous requiert : le langage se veut *fidèle* et ajusté à ce qui est à dire, ce qui n'est ni mensonger ni illusoire. Or, cette rectitude ne répond

pas à une exigence de la vie qui volontiers dissimule et aime à se cacher. Cette rectitude n'est pas non plus un don de la nature comme, par exemple, la vue. C'est une *vertu* par laquelle nous *répondons* individuellement à un impératif s'adressant à notre liberté non pour la contraindre mais pour l'accroître par un « désaveuglement » progressif. C'est parce que nous acceptons la vérité comme exigence que nous consentons à nous avouer des doutes, des hésitations, des erreurs pas toujours visibles afin de les corriger sans cesse.

Ceci nous conduit à distinguer dans le langage un aspect matériel et un aspect formel. L'aspect matériel comporte une référence à l'extériorité, exigée par la vie. L'aspect formel comporte une référence à une exigence qui nous requiert de l'intérieur, nous interpelle en dehors de toute formulation et nous invite à tout instant à dépasser la lettre par l'esprit : c'est le *style* qui fait le *caractère*. Il y a au fond même de notre intériorité un *Informulable* qui nous juge, nous invite à respecter sa loi sans cependant nous y contraindre à la manière d'un impératif vital.

Ce n'est pas un rêve mais une sorte de postulat, réponse à une exigence radicale et impérative : en effet, il n'est sans doute pas de *propos* qui comme tel ne puisse être remis en question d'une manière ou d'une autre par l'intelligence ; mais si nous refusions de reconnaître l'*impératif* de justice qui nous interdit de mentir à nous-mêmes autant qu'aux autres, c'est la remise en question elle-même qui serait définitivement compromise. On voit que la portée de la volonté dépasse de loin celle de l'entendement.

Le langage apparaît dès lors comme une réponse ébauchée en vue de la vérité et à propos de questions posées par la vie. Il contient en lui un mouvement de la volonté par lequel nous affirmons et nous nous affirmons, devenant fermes. Cette volonté qui paraît bien être ce qu'il y a de plus profond et de plus individuel en chacun de nous ne doit pas être confondue avec un de ses modes, celui de l'option déjà éclairée. Ici, il s'agit de la volonté de lumière qui précède tout débat et toute réflexion. C'est la force du « cœur pur » à qui il a été promis de voir Dieu.

Témoin de l'extériorité, l'homme a pour mission d'œuvrer par l'intériorité : le langage apparaît alors comme information dans tous les sens du terme. Nous apprenons à nous connaître par l'activité que nous déployons et qui nous engage vis-à-vis de nous-mêmes, des autres et de Dieu.

Le langage est mouvement dialectique : on conduit une expérience, on trace un chemin, on mène un raisonnement suivant des modes sans doute bien différents mais qui tous supposent une origine, un terme et une acceptation. Ceci s'applique aussi bien au discours en mode sujet-objet qu'au recueillement du souvenir. Le langage est mouvement dialectique du moi vers autrui : je me développe en m'échangeant non parce que je deviens l'autre mais parce que chacun devient le témoin de l'autre et le confirme : le langage n'est pas aliénation et complicité dans le

collectif mais respect mutuel des individus comme autres. Enfin, le langage est mouvement dialectique à l'égard de la Vérité Absolue, quel que soit le nom qu'on prétende lui donner. Le langage apparaît alors comme l'ensemble des témoignages à rendre à la Vérité, comme un mode de l'agir dont la fin est le respect du Juste « sub specie dicendi ».

Sincérité, authenticité, véracité sont des vertus de la volonté sans lesquelles aucune connaissance valable ne serait possible : l'expérience et les règles de la logique elles-mêmes doivent être acceptées. La rectitude est la condition *sine qua non* du savoir car elle rend possible l'aveu de l'insuffisance et la fermeté du bon propos.